

DE L'INDIVIDU À LA COLLECTIVITÉ : TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE CHEZ

GISÈLE PINEAU

PAR ABIELA MAIA LEPINGWELL-TARDIEU, B.Sc., B.A

A Research Project Submitted to the School of Graduate Studies in Partial Fulfilment of the Re-
quirements for the Degree Master of Arts in French

McMaster University

© Copyright by Abiela Maia Lepingwell-Tardieu, September 2018

REMERCIEMENTS

Avant tout, mes profonds remerciements vont à mon directeur de projet de recherche, Dr. Eugène Nshimiyimana. Depuis notre première rencontre, sa patience et son soutien inconditionnel, ainsi que l'encouragement et la confiance qu'il me témoigne, ont grandement influencé ma carrière universitaire et ma vie. Sans ses conseils, son expérience, et ses compétences, ce projet n'existerait pas. Je serai toujours incapable d'exprimer ma gratitude pour l'autorisation qu'il m'a donnée de trouver ma propre voix.

Aussi, je voudrais exprimer ma gratitude à Dre. Joëlle Papillon, la deuxième lectrice de ce projet, pour sa patience et son enthousiasme au cours de cette année. Les leçons qu'elle m'a enseignées - comment approcher le monde et les autres d'une façon ouverte avec empathie - resteront avec moi pour toujours.

Finalement, à ma famille - ma mère et ma sœur, en particulier - j'exprime les remerciements de tout mon cœur. Elles sont les deux femmes les plus importantes de ma vie, et leurs forces et leurs faiblesses m'inspirent tous les jours. Leur amour me nourrit, et c'est à elles que je dédie ce travail.

Table des matières

0. INTRODUCTION4

1. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE6

2. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE PAR RAPPORT À L'INDIVIDU.....13

3. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE PAR RAPPORT AU COLLECTIF.....19

4. CONCLUSION.....33

5. Bibliographie35

0. INTRODUCTION

La question de la santé mentale préoccupe l'être humain, peu importe son appartenance culturelle ou géographique. Malgré l'universalité de cette préoccupation, on doit constater que la santé mentale reste un domaine mal compris, souvent accompagné de préjugés et même entouré de tabous sociaux. Il n'est donc pas étonnant de voir que la santé mentale est associée à « la faiblesse de caractère » et que souvent on préfère ne pas en parler. Cela n'est pas dû au fait qu'il n'existe pas une connaissance élargie dans ce domaine, mais à une mauvaise acceptation de ce qui semble remettre en question notre raison et témoigner de notre fragilité. Mais qu'est-ce que la santé mentale ? Comment la définir pour mieux distinguer la « bonne santé » mentale de son opposé morbide ? La question devient difficile car la réponse peut provenir des phénomènes aussi compliqués que le dysfonctionnement chimique au niveau du cerveau ou le rapport problématique entre l'individu et lui-même (son histoire), entre l'individu et son environnement. Ce travail n'a pas pour but l'analyse des formes et des causes de ce qu'on pourrait appeler « problèmes mentaux » mais plutôt de montrer, à partir de l'œuvre de Gisèle Pineau, la part du traumatisme (individuel ou collectif) dans la formation *d'un* trouble mental qui devient caractéristique d'une mauvaise santé mentale. Le travail en appellera à la fin à la responsabilité collective dans la gestion de ceux que la société bien portante risque de considérer abusivement comme des « ratés sociaux ».

L'étude du traumatisme et de la santé mentale existe dans le cadre scientifique; abordés par des méthodes psychologiques et chimiques, le traumatisme et la santé mentale offrent un domaine de recherche pertinent et contemporain. Mais, en employant la littérature comme point de départ, nous voulons montrer que ces deux éléments mentaux représentent des sujets de réflexion que l'auteure choisit pour engager son lecteur face à une réalité devant laquelle il est plus facile de fermer les yeux. C'est ici que l'écrivaine décide de soulever des questions qui dérangent pour mieux assumer son devoir de citoyen. C'est dans ce cadre que Gisèle Pineau, écrivaine et infirmière psychiatrique guadeloupéenne, place ses deux œuvres : *Chair piment* et *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière*. Roman et roman autobiographique, ces deux textes se servent des thèmes de la santé mentale et du traumatisme pour attirer l'attention non pas nécessairement sur le malade mais sur la responsabilité collective par rapport à ce qui ressemble moins à un problème individuel qu'à une question qui concerne la société en général.

Visant à explorer ces rapports, ce projet de recherche se base sur la question du rôle du traumatisme ainsi que de la santé mentale dans *Chair piment* et *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière* de Gisèle Pineau, par rapport à l'individu et par rapport à la collectivité. Pour commencer, ce projet de recherche introduira les définitions des termes « traumatisme » et « santé mentale, » pour cimenter les recherches dans un discours spécifique. Ensuite, il explorera la façon dont ces deux définitions s'appliquent aux textes du corpus. Après, à partir de la pensée de Julia Kristeva sur la dépression et l'abjection, il se concentrera sur l'individu et son rapport à ces éléments. Aussi, la discussion qui entoure l'individu étudiera les aspects individuels qui influencent la santé mentale des personnages, et ce que ces éléments représentent. Mais du point de vue collectif, le travail se concentrera sur les éléments historiques et sociaux qui peuvent être des

facteurs déterminants de la « maladie mentale ». Pour cela, le travail s'inspirera de Judith Butler, surtout dans ce qu'elle appelle les « *grievable lives* », pour montrer que certains traumatismes collectifs peuvent avoir un impact durable sur les individus sans que cela puisse paraître comme tel.

1. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE

Selon Thierry Bokanowski dans la *Revue française de psychologie* (2005), « le terme de traumatisme est employé lorsque l'on cherche à désigner l'impact psychique d'un événement qui a marqué douloureusement l'existence d'une personne.¹ » Cet événement marquant peut varier ; il peut être une séparation, un deuil, un accident, une maladie, ou autre chose ; c'est son impact sur l'individu qui l'identifie comme traumatique. Par la suite, le traumatisme ne représente pas un état fixe de l'individu, mais plutôt une somme de conceptions psychiques et de modèles de pensée internes qui fonctionnent en réponse aux événements externes.² Autrement dit, le terme traumatisme évoque l'idée que le monde extérieur à l'individu peut influencer son monde interne.

Suivant ceci, définir la santé mentale - résumer tout ce qu'elle peut représenter - devient plus complexe. Il est difficile de déterminer une explication incontestable de ce que la bonne santé mentale est supposée être puisqu'elle est subjective et abstraite. La définition archaïque - et

¹ Thierry Bokanowski. « Variations sur le concept de "traumatisme" : Traumatisme, traumatique, trauma. » *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 3, 2005, pp. 891-905. p. 891

² Bokanowski, p. 891

souvent employée - de la bonne santé mentale est « a state of absence of mental illness.³ » Autrement dit, elle adopte une perspective dichotomique entre la présence et l'absence d'un diagnostic clinique. Malgré l'omniprésence de cette définition, elle est limitée et exclusive, incapable de reconnaître la variété de l'expérience humaine, pour permettre des questions comme : la santé mentale est-elle statique ? Comment est-ce qu'on identifie une maladie mentale ? Qu'est-ce qui se passe quand un diagnostic clinique n'est pas accessible ? Par contre, l'Organisation mondiale de la santé suggère que la bonne santé mentale est « un état de bien-être dans lequel l'individu reconnaît ses capacités, peut lutter contre le stress de la vie quotidienne, peut travailler d'une façon productive et fructueusement, et contribue à sa communauté.⁴ » Mais, comme la définition précédente, celle-ci n'est pas efficace ni inclusive, incorporant des concepts vagues, comme le « bien-être » ou les « capacités » qui sont déterminés culturellement. Une perspective de la bonne santé mentale qui tourne autour des émotions positives et de la contribution sociale risque d'isoler les marginalisés et les opprimés - ceux et celles qui existent déjà aux marges de la société. La définition la plus complète nous vient de Galderisi et al. (2015) qui dit :

Mental health is a state of internal equilibrium which enables individuals to use their abilities in harmony with universal values of society. Basic cognitive and social skills; ability to recognize, express and modulate one's own emotions, as well as empathize with others; flexibility and ability to cope with adverse life events and function in social roles;

³ Silvana Galderisi et al. « Toward a new definition of mental health. » *World Psychiatry*, vol. 14, no. 2, 2015, pp. 231-233. p. 231 ; « l'absence d'une maladie mentale »

⁴ Galderisi et al., p. 231

and harmonious relationship between body and mind represent important components of mental health which contribute, to varying degrees, to the state of internal equilibrium.⁵

Cette définition présente une vue claire de la santé mentale qui existe hors des contraintes culturelles ; elle met l'accent sur la relation entre le corps, l'esprit, et la société de l'individu ainsi que sa capacité d'exister en réalisant ses rôles désirés. Ensuite, le lien entre traumatisme et santé mentale s'éclaire en voyant comment l'impact du traumatisme peut perturber l'équilibre interne de l'esprit. Quand on regarde *Chair piment* et *Folie, aller simple* de Gisèle Pineau, on constate que traumatisme et santé mentale se manifestent de manières différentes, mais que les deux peuvent se situer à l'intersection entre l'individu et la société.

Chair piment raconte l'histoire de Mina Montério, une Guadeloupéenne qui s'est installée à Paris après la mort de sa famille dans un incendie en Guadeloupe. Souffrant de cette perte familiale, Mina voit, dans des apparitions terrifiantes, sa sœur Rosalia en flammes : « Nattes en couronne de feu dressées sur la tête. Visage brûlé étonné. Peau grillée. Chemise de nuit en Nylon fondue dans ses chairs. Cris muets. Rosalia, un astre déboulant de la case incendiée. Peau grillée.⁶ » La douleur de la perte se manifeste en visions de fantômes, qui constituent une réponse psychique et émotionnelle à l'événement physique du monde externe. Selon Erica Johnson, « [le]

⁵ Galderisi et al. pp. 231-232 ; « La santé mentale est un état dynamique d'équilibre interne qui permet à l'individu d'utiliser ses capacités en accord avec les valeurs universelles. Les aptitudes cognitives et sociales ; la capacité de reconnaître et d'exprimer les émotions, tout en ayant de l'empathie pour les émotions des autres ; la souplesse et la capacité de lutter contre les événements adverses, ainsi que la capacité de fonctionner dans les rôles sociaux ; et une relation harmonieuse entre le corps et l'esprit représentent tous des éléments importants qui contribuent, à des degrés variés, à l'état d'équilibre interne.»

⁶ Gisèle Pineau. *Chair piment*. Mercure de France, 2002. p. 13

fantôme est par définition un témoin des événements de la vie d'un individu ou d'un passé collectif, qui ont été refoulés, volontairement ou inconsciemment.⁷ » » Ainsi, cette citation soutient l'idée que la mort de Rosalia constitue un événement important dans l'enfance de Mina, se manifestant comme une douleur sensible.

Cette douleur suit Mina tout en apparaissant même dans ses rêves, ce que Pineau révèle en disant : « Vingt et un ans que des chuchotis diaboliques [emplissaient la tête de Mina]. Des gens lui parlaient dans ses rêves, l'accusaient d'avoir mis le feu de ses mains, de descendre d'une lignée maudite, d'être responsable de la mort de sa sœur.⁸ » Avec ceci, Pineau montre le poids de l'acte, puisque Mina ne peut pas y échapper. À cause de cette incapacité de fuir, Mina trouve des mécanismes de défense dans le sexe et la nourriture pour lutter contre ce traumatisme du passé, tout en ayant une incapacité d'exprimer ses émotions oralement. Il « [fallait que Mina] soit prise. Possédée. Traversée, sans paroles, par des sexes d'hommes⁹ ». Cela révèle une tension, une rupture entre son corps et son esprit.

Dans son article « Le continent noir des corps. Représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau », Françoise Naudillon éclaire la complexité de décrire l'expérience du corps de la femme noire dans la littérature. Ce corps, ayant été soumis aux rôles variés au fil du temps comme corps esclave, exotique, maternel et sensuel, reste emprisonné à l'intérieure des stéréotypes enfoncés dans l'histoire et dans le racisme. Plus précisément, Naudil-

⁷ Larrier, Renée. « Subjectivité féminine, déplacement, diaspora et mémoire. » *Diasporiques. Mémoire, diasporas et formes du roman francophone contemporain*. David, 2013. pp. 289-304. p. 293 ; Une citation de Erica L. Johnson, de son œuvre *Caribbean Ghostwriting* (Fairleigh Dickinson University Press, 2009), citée dans l'article de Renée Larrier.

⁸ Pineau, *Chair piment*, p. 24

⁹ Pineau, *Chair piment*, p. 17

lon présente le rapport qui existe entre le corps de la femme noire, l'acte sexuel, et la terre.¹⁰ Selon Naudillon, en ce qui a trait aux corps des femmes noires, il y a un thème récurrent où « [l'acte] sexuel est bien souvent synonyme de viol. [...] le corps des femmes est d'abord objet de violence, source de souffrance.¹¹ » Ainsi, le viol devient une démonstration d'un déséquilibre de pouvoir; autrement dit, le viol représente la violence commise à travers un acte sexuel où le responsable opprime la maltraitée. Pour cette raison, Naudillon soutient l'idée qu'à travers la littérature, le viol de la femme noire symbolise le viol du pays colonisé. Par conséquent, « la dévastation de l'île correspond à la dévastation des corps féminins, ces corps qui, s'ils ne sont pas violés, sont livrés comme des marchandises à la prostitution.¹² » Le corps de la femme noire guadeloupéenne, donc, devient un symbole de la Guadeloupe, une métaphore coloniale, en étant soumis à la pénétration d'une force externe. La souffrance physique de l'individu féminin reflète la souffrance historique du territoire, et de l'oppression coloniale. Autrement dit, comme « corps-port, corps-portes, les femmes dans les romans de [...] Gisèle Pineau portent, gravée dans les vicissitudes et la décadence de leur corps, l'histoire de leurs îles.¹³ » La présence du sexe dans les œuvres de Pineau peut donc être comprise comme symbole territorial ainsi qu'historique. Par conséquent, l'individu ne peut pas se séparer de son monde externe.

Ensuite, on peut supposer que sa santé mentale est directement lié au traumatisme externe; dans le cas de Mina, cela est liée à la perte familiale. Autrement dit, l'incendie dans l'en-

¹⁰ Françoise Naudillon. « Le continent noir des corps : Représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau. » *Études françaises*, vol. 41, no. 2, 2005, pp. 73-85. p. 81

¹¹ Naudillon, p. 81

¹² Naudillon, p. 81

¹³ Naudillon, p. 83

fance de Mina est un traumatisme qui influence sa santé mentale adulte. Par conséquent, *Chair piment* de Gisèle Pineau évoque le traumatisme qui finit par causer un problème de santé mentale qu'on pourrait rapprocher de la « dépression, » une maladie mentale qui affecte négativement la façon dont une personne vit.

De plus, le titre *Chair piment* évoque la tension interne de la protagoniste, et les conséquences du traumatisme. Unissant le tissu du corps humain et la chaleur, les mots « chair » et « piment » reflètent l'image physique de l'être brûlant. Cependant, hors de ce niveau superficiel, le titre introduit l'idée métaphorique de la vie en feu, de la brûlure du traumatisme du feu mental et émotionnel de la santé mentale.¹⁴ Cette brûlure, donc, devient quelque chose d'inévitable, tissé dans l'individu et le monde qui l'entoure, liant sa vie interne et son monde externe.

D'un genre littéraire différent, le roman autobiographique *Folie, aller simple* de Gisèle Pineau présente la journée d'une infirmière psychiatrique, et son rapport avec le suicide d'un de ses patients. L'œuvre fournit une présentation intime de l'intersection de l'ordinaire, du quotidien, et de la souffrance, de l'acte de soigner, et du délire. Au niveau textuel, le roman autobiographique raconte l'expérience de Gisèle Pineau au fil des sept heures qui suivent le suicide d'une patiente, Sophie. Sophie souffre de la dépression, diagnostiquée à l'âge de 27 avant de passer « [quinze] ans à l'hôpital psychiatrique.¹⁵ » Elle existe comme individu dans l'entre-deux de la société et de l'infirmerie, semblant stabilisée par ses médicaments.¹⁶ Mais sa mort soudaine

¹⁴ Valérie Loichot et Gisèle Pineau. « « Devoured by Writing » : An Interview with Gisèle Pineau. » *Callaloo*, vol. 30, no. 1, 2007, pp. 328-337. p. 332

¹⁵ Gisèle Pineau. *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière*. Éditions Philippe-Rey, 2010. p. 27

¹⁶ Pineau, *Folie, aller simple*, p. 26

et imprévue - Sophie s'est lancée sur les rails du métro¹⁷ - force la réflexion sur son état de malade et de citoyenne.

À partir de ce roman, le lien rudimentaire entre traumatisme et santé mentale est assez évident. En suivant la réalité d'un hôpital psychiatrique, Pineau présente le traumatisme et la santé mentale de la perspective d'un monde souvent caché - un monde auquel Pineau a accès en tant qu'infirmière psychiatrique. De la sorte, l'œuvre explore le rapport entre ceux qui souffrent explicitement d'une maladie mentale, et ceux qui les soignent, puisque Pineau dit :

J'accompagne des êtres qui sont rejetés dans les marges, hors des cercles consensuels du monde dit normal... Des hommes et des femmes qui fléchissent face à la brutalité externe... Qui s'écroulent, terrassés par les idées délirantes surgies de leur esprit... Qui ne résistent pas au vertige intérieur... Qui voient et entendent des créatures fantastiques avec lesquelles ils conversent... Qui débordent d'une violence sans nom... Qu'on ne parvient pas à formater, cerner, canaliser... Et qui souffrent de maux opaques...¹⁸

Cette citation révèle la rupture possible quand l'intériorité est déséquilibrée. Rejetés par la société, ceux qui se trouvent à l'hôpital psychiatrique sont présentés comme des gens n'ayant pas « the ability to [...] fonction in social roles.¹⁹ » Même si l'expérience d'une maladie mentale peut être vue comme le résultat d'un traumatisme, cette idée que les malades sont des incapables qui sont séparés de la société pose un problème et on pourrait même se demander si cet isole-

¹⁷ Pineau, *Folie, aller simple*, p. 27

¹⁸ Pineau, *Folie, aller simple*, p.172

¹⁹ Galderisi et al., p. 231; « la capacité de [...] fonctionner dans les rôles sociaux. »

ment imposé au malade ne constitue pas aussi un traumatisme qui empire la situation. La question que pose ce roman est de savoir si le rejet d'une communauté - ceux qui souffrent explicitement d'une maladie mentale - par une autre communauté - ceux qui n'en souffrent pas - est un genre de traumatisme qui influence la santé mentale. Cela soulève la question de comment l'abandon collectif détermine l'expérience humaine.

2. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE PAR RAPPORT À L'INDIVIDU

Professeure et psychanalyste renommée, Julia Kristeva présente une vue intime sur la dépression, ou la santé mentale déséquilibrée, dans son texte *Soleil noir. Dépression et mélancolie* (1987). Selon Kristeva, la dépression est une force lourde et pesante qui est composée du malheur, de la peine quotidienne, et du « désespoir sans partage, parfois brûlant, parfois incolore et vide.²⁰ » Tout en facilitant le mutisme et le renoncement, elle représente le gouffre de tristesse ainsi qu'une douleur incommunicable qui soutient la perte du goût de la parole, de l'acte, et de vivre.²¹ Kristeva suggère que le dépressif incarne une mort vivante, existant aux frontières de la vie et de la mort - de la présence et de l'absence - tout en étant le témoin de l'absurdité de la vie.²² De cette définition fondatrice, Kristeva précise les causes de la dépression et ses réactions subséquentes pour approfondir ses hypothèses. Selon elle, « [la peine] n'est que l'ajournement de la haine ou du désir d'emprise que [le dépressif nourrit] pour celui ou pour celle qui [l'ont trahi

²⁰ Julia Kristeva. *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Gallimard, 1987. p. 13

²¹ Kristeva, *Soleil noir*, p. 13

²² Kristeva, *Soleil noir*, p. 14

ou abandonné] »²³. Kristeva présente la dépression comme signe d'une incapacité de perdre; la dépression est, donc, « une intolérance à la perte de l'objet et de la faillite du signifiant à assurer une issue compensatoire aux états de retrait dans lesquels le sujet se réfugie jusqu'à l'inaction, jusqu'à faire le mort, ou jusqu'à la mort elle-même.²⁴ » Par conséquent, la dépression peut être vue comme réaction à une perte que l'individu - le dépressif - ne peut pas accepter, ni intégrer dans son être, en choisissant de creuser un trou émotionnel qui ne se remplit pas. Ce trou indique la nécessité d'un comportement souvent hédoniste et superficiel qui permet son remplissage temporaire. Ce comportement, donc, devient une solution temporaire qu'il est nécessaire de répéter, devenant un mécanisme de défense.

Selon Pearlin et Schooler de la *Revue de Santé et du Comportement Social*²⁵ (1978), les mécanismes de défense sont les comportements qui visent à protéger l'individu du mal psychologique. Ils essayent de garder les conséquences émotionnelles à l'intérieur des limites gérables par rapport à l'individu.²⁶ Que ce soit la nourriture, la drogue ou le sexe, les mécanismes de défense représentent des comportements réactifs envers un traumatisme ; ce sont les distractions physiques d'une douleur interne.

En adoptant ces critères théoriques, il est possible d'aborder les textes de Gisèle Pineau d'une perspective psychologique pour voir comment la santé mentale peut se transformer en dé-

²³ Kristeva, *Soleil noir*, p. 14

²⁴ Kristeva, *Soleil noir*, p. 20

²⁵ *Journal of Health and Social Behaviour*; Leonard I. Pearlin, et Carmi Schooler. « The Structure of Coping. » *Journal of Health and Social Behavior*, vol. 19, no. 1, 1978, pp. 2–21.

²⁶ Leonard I. Pearlin, and Carmi Schooler. « The Structure of Coping. » *Journal of Health and Social Behavior*, vol. 19, no. 1, 1978, pp. 2–21. p. 2

pression chez l'individu qui ne peut pas accepter la perte. Après la mort de sa sœur, Mina n'exprime pas sa peine oralement. Ce silence individuel est symptomatique du silence familial, évoquant une absence de paroles concernant les tragédies souffertes. Pineau montre ce silence quand Olga héberge Mina, sa jeune demie-sœur, en France, après la mort de Rosalia en Guadeloupe. « [Olga] ne posa aucune question sur Piment, ne demandait rien des circonstances de l'incendie. Elle avait tourné la page²⁷. » Pineau éclaire la façon dont le silence devient une réaction au traumatisme. Même s'il constitue une sorte de protection émotionnelle, il ne permet pas le partage de vulnérabilité, ni la guérison. Suivant ce modèle familial, Mina évite les mots en navigant dans la douleur de sa perte. Pour Mina, « [le] silence était [...] un mystère qui se cachait mieux que le péché de chair, en des contrées lointaines, inhabitées, inimaginables.²⁸ » Ensuite, quand Douglas, le mari d'Olga essaye de parler avec Mina de son passé en Guadeloupe, le texte précise que « [Mina] priait pour que Douglas la désire et la prenne comme une femme. Ça remontait à cette époque, l'envie d'être prise par un corps d'homme, se sentir pénétrer par un homme, n'importe lequel...²⁹ » Autrement dit, comme individu, Mina préfère aborder son déséquilibre par le sexe que par les mots, puisque pour elle les mots sont des « parasites qui complotaient avec la gens errante de ses pensées. Des mots vides à qui des voix d'homme prêtaient sens un bref instant. Des mots qui se heurtaient à sa chair, tentaient de la percer. Des mots affolés qui voulaient faire

²⁷ Pineau, *Chair piment*, p. 46

²⁸ Pineau, *Chair piment*, p. 62

²⁹ Pineau, *Chair piment*, p. 59

croire, qui faisaient semblant, et qu'elle méprisait.³⁰ » Vivant avec la peine, Mina abandonne les mots pour survivre.

Par conséquent, la frénésie sexuelle de Mina présentée au fil du roman peut être perçue comme un mécanisme de défense, comme la gestion temporaire d'une douleur grave. Comme Pineau le souligne, « [Mina] ne ressentait rien. Pas de sentiment. Voulait juste être prise, possédée, traversée par le sexe dur des hommes, juste jouir d'eux...³¹ » Mina, donc, est une dépressive incapable d'accepter la perte des membres de sa famille. Cette perte a laissé un trou dans son esprit qu'elle ne peut remplir que par l'acte hédoniste du sexe. Avec ceci, Pineau éclaire le lien entre le silence individuel et la dépression, montrant la façon dont l'identité individuelle peut se perdre dans la dépression, et les efforts de la soigner.

Dans son roman *Chair piment*, Gisèle Pineau présente Mina comme une femme accro au sexe. Elle dit que « Mina ne désirait rien d'autre que la musique produite par les corps. Le frottement des chairs. Le froissement des peaux. La rencontre des humeurs. La fièvre. Et ces frissons qui donnaient l'illusion de l'amour.³² » Au fil de l'œuvre, elle démontre la façon dont le sexe représente son mécanisme de défense contre le traumatisme de son passé, évoquant les théories de Julia Kristeva. Ainsi, même si ce n'est pas un acte de viol, la frénésie sexuelle de Mina devient un genre d'échange; elle offre son corps aux hommes, en recevant le soulagement temporaire de sa dépression. Ceci, de la perspective de Naudillon, commentée ci-haut, représente un acte de prostitution. Malgré l'absence d'un échange pécuniaire, Mina utilise son corps comme

³⁰ Pineau, *Chair piment*, p. 12

³¹ Pineau, *Chair piment*, p. 24

³² Pineau, *Chair piment*, pp. 11-12

moyen de parvenir à une fin. Mais, contrairement au lien uniquement historique, la prise du corps de Mina n'évoque pas seulement la dévastation de sa terre natale, mais aussi la dévastation de son esprit. En accord avec le passé colonial de sa terre, l'esprit de Mina est soumis à une peine irrépressible qui la réduit au silence. Ainsi, ce lien précède la question de savoir si l'esprit de l'individu peut se séparer de l'esprit du territoire, puisque les deux sont intimement liés.

Cependant, la frénésie sexuelle de Mina renvoie à la complexité de la santé mentale, et au pouvoir individuel. Même s'il s'agit d'un acte de soumission volontaire aux hommes, il faut souligner que le sexe n'était rien d'autre qu'un moment d'oubli de ce qui faisait mal à l'intérieur. Cette frénésie lui permet de dépasser la dépression, en attendant son empressement de se guérir.

Mais une idée qu'il faudrait retenir en parlant de Mina, c'est sa position dans son environnement. On pourrait se demander si sa fragilité psychologique pourrait être mise en rapport avec sa fragilité en tant que femme, noire, descendante d'esclaves, chez qui la culpabilité est déjà inscrite dans l'histoire et dans son corps. En effet, Kimberlé Crenshaw pense que toute la réflexion sur la santé mentale devrait rester consciente de l'intersectionnalité. Ce terme réfère au fait que les identités d'une personne - par rapport au genre, à l'âge, à la race, à la classe sociale, etc. - influencent la façon dont une personne peut interagir avec le monde extérieur³³ et donc gérer tout événement qui peut la contrarier. En dehors des facteurs psychologiques, les éléments de l'identité contribuent à la relation entre le traumatisme, la santé mentale et l'individu. Plus précisément, les relations entre l'être et son monde extérieur par rapport à ses normes sociales peuvent être déterminées par son identité profonde, intériorisée, parfois même héritée. Ainsi, on

³³ Kimberlé Crenshaw. « Demarginalizing the intersection of race and sex: A black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. » *The University of Chicago Legal Forum*, 1989, pp. 139-167. p. 140

pourrait dire que Mina, par sa double identité de femme et de noire, incarne deux positions vulnérables, marginalisées par rapports aux normes sociales de genre et de race. Autrement dit, son corps ne s'accorde pas aux positions de pouvoir dans la société, puisqu'elle n'est ni un homme, ni blanche. Mais si on regarde l'état des personnages de Gisèle Pineau en profondeur, on se rend compte que leur fragilité mentale est entretenue par un autre phénomène assez intéressant : l'abjection.

Dans *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection* (1980) Kristeva explique l'abjection comme une révolte de l'être contre ce qui le menace. Autrement dit, elle est la réaction incontrôlable de l'être quand il est menacé, soit par un objet définissable, soit par un sentiment indéfinissable.³⁴ Dans son état primitif, l'abjection, donc, est la conscience de la mortalité et de la fragilité de la vie humaine qui l'accompagne. C'est l'affrontement entre l'être et l'autre, et la reconnaissance des liens qui raccordent les deux. Kristeva clarifie ceci en disant : « Ce n'est donc pas l'absence de propreté ou de santé qui rend abject, mais ce qui perturbe une identité, un système, un ordre. Ce qui ne respecte pas les limites, les places, les règles. L'entre-deux, l'ambigu, le mixte.³⁵ » Voyant le cadavre comme l'incarnation de l'abjection - l'objet qui symbolise la mort infestant la vie - Kristeva montre la façon dont cette théorie psychologique représente une peur à laquelle l'être ne peut pas échapper, et dont il ne peut pas séparer.³⁶ L'abjection et la dépression, donc, deviennent deux éléments d'un événement psychologique traumatisant - soit de la peur, soit de la perte - puisqu'ils signifient la façon dont l'individu réagit à la vulnérabilité de sa vie

³⁴ Julia Kristeva. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Seuil, 1980. p. 9

³⁵ Kristeva, *Horreur*, p. 12

³⁶ Kristeva, *Horreur*, p. 12

humaine ainsi qu'à son manque de contrôle. Ensuite, les mécanismes de défense peuvent être vus comme des stratagèmes de survie en faisant face au désordre de la vie. C'est peut-être dans *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière* que l'abjection permet de comprendre la santé mentale.

Dans ce roman, Sophie, chez qui on a diagnostiqué la dépression depuis sa vingtaine, représente un individu piégé par l'imprévisibilité de la santé mentale. Dès sa vingtaine, elle éprouve des symptômes psychiatriques, et est hospitalisée. Après avoir survécu à une tentative de suicide, Sophie dit-que « sa vie est insupportable et qu'elle veut en finir,³⁷ » avant qu'on ne lui prescrive des antipsychotiques. Mais, après cela, sa vie devient irrémédiablement changée ; elle n'est « jamais parvenue à trouver sa place au sein du groupe.³⁸ » Dans un sens, Pineau montre la façon dont Sophie existe dans l'entre-deux entre la vie et la mort. Elle représente un genre de mort-vivante, comme un rappel humain du rapprochement inévitable de la mort, ainsi que de l'instabilité de la santé mentale. Par conséquent, il est possible de supposer que la dépression elle-même représente un genre d'abjection. La dépression est une manifestation émotionnelle, viscérale de l'instabilité de l'être humain, ainsi que de son esprit, mais contrairement à la manifestation physique, le sujet ne peut pas s'éloigner. Ainsi, vivre avec la dépression peut être compris comme vivre dans un état d'abjection qui mélange la peur et la preuve de la fluidité de l'esprit de l'individu, au cours de sa vie. Il s'ensuit que le suicide peut aussi être compris comme un acte de révolte contre l'objet qui rend abject, malgré le fait que l'objet est l'individu. Autrement dit, quand un individu se trouve piégé dans la dépression, éprouvant l'abjection, le suicide de-

³⁷ Pineau, *Folie, aller simple*, p. 23

³⁸ Pineau, *Folie, aller simple*, p. 23

vient le mécanisme de défense ultime, visant à séparer l'individu de la douleur qu'il ressent. Il est possible que Sophie, donc, perçoive le suicide comme la seule façon d'échapper à sa vie insupportable.

3. TRAUMATISME ET SANTÉ MENTALE PAR RAPPORT AU COLLECTIF

On pourrait se poser, avec Sophie, la question de savoir comment vivre une vie abjecte, qui n'a de sens ni pour soi-même ni pour les autres, une vie qu'on vit comme un fardeau dans le silence de son cœur et l'isolement de la société. Dans sa réflexion sur le chagrin, Judith Butler se demande ce qu'est la valeur d'une vie dans la société occidentale.

Dans son texte *Frames of War: When is life grievable?* (2009), Butler introduit la théorie de « *grievable lives*, » qui explore les éléments qui contribuent à la façon dont la société occidentale perçoit la valeur d'une vie humaine. Plus précisément, l'opposition qui existe entre les vies *grievables* et les vies *ungrievables*, et la question de ce qui rend ou non une vie humaine acceptable et valable. En expliquant ce concept, Butler exprime l'idée que « *specific lives cannot be apprehended as injured or lost if they are not first apprehended as living. If certain lives do not qualify as lives or are, from the start, not conceivable as lives within certain epistemological frames, then these lives are never lived nor lost in the full sense.*³⁹ » La vie de l'individu, donc, ne peut pas se séparer du contexte social dans laquelle elle se trouve. Avec cette idée, Butler éclaire les systèmes et structures sociaux du monde occidental qui interagissent avec la marginal-

³⁹ Judith Butler. *Frames of War: When is life grievable?* Verso, 2009. p. 1 ; « certaines vies ne peuvent pas être comprises comme blessées ou perdues si elles ne sont pas d'abord comprises comme vivantes. Si certaines vies ne se qualifient pas en tant que « vies » ou ne sont pas, dès le début, concevables par rapport aux structures épistémologiques, elles ne sont jamais vécues, ni perdues, au sens complet. »

isation. Autrement dit, si la marginalisation indique un enlèvement de pouvoir par rapport à la société, elle coïncide avec ce qui est perçu comme non-vivant, et non valide. Ainsi, par exemple, le racisme prédirait la façon dont une vie serait perçue, puisque :

Forms of racism instituted and active at the level of perception tend to produce iconic versions of populations who are eminently grievable, and others whose loss is no loss, and who remain ungrivable. The differential distribution of grievability across populations has implications for why and when we feel politically consequential affective dispositions such as horror, guilt, righteous sadism, loss, and indifference.⁴⁰

Mais comment une vie est-elle déterminée comme *grievable* ? Butler suppose que la réponse se trouve du côté de la précarité, puisque le traitement d'une population entière ne se base pas sur le traitement de chaque individu. Autrement dit, dans ce cas, la façon dont le collectif est perçu acquiert plus d'importance que la singularité de ses composants. La précarité, donc, reflète une condition partagée, qui gêne l'accès à l'équité de populations différentes. Butler indique que la politique sociale doit comprendre *grievability* comme « [a] politically induced condition that would deny equal exposure through the radically unequal distribution of wealth and the differential ways of exposing certain populations, racially and nationally conceptualized, to greater vio-

⁴⁰ Butler, *Frames of War*, p. 24 ; « les formes de racisme établies et actives au niveau de la perception ont tendance à produire des versions iconiques des populations qui sont éminemment *grievable*, et les autres dont leur perte n'est pas une perte, restant *ungrivable*. La distribution différentielle de *grievability* à travers les populations comportent des implications de pourquoi ainsi que de quand nous sentons les dispositions affectives politiquement conséquentes comme l'horreur, la culpabilité, le sadisme justifié, la perte, et l'indifférence. »

lence.⁴¹ » La *grievability* d'une population est directement liée à sa position sociale, et son interaction avec les oppressions systémiques de l'état occidental. Ainsi, la précarité est une distribution de pouvoir sociale, maintenue par l'état, qui facilite l'incapacité des populations opprimées d'accéder au soutien social, économique, et politique, puisqu'il n'existe pas.

Ensuite, Butler discute de la façon dont la tension qui existe entre les vies *grievable* et *ungrievable* est reflétée dans le traitement et l'exploitation de la population ciblée par la population perçue comme vivante. La perte des vies *ungrievable*, ensuite, est souvent considérée comme nécessaire pour assurer la protection des vies *grievable*.⁴² Mais, ironiquement, les vies les moins *grievable*, les vies exposées à la violence et l'instabilité, sont celles qui ont le plus besoin de la protection de l'État. Elles sont les vies les plus vulnérables, qui existent dans un monde qui ne reconnaît pas leur humanité.⁴³ La valeur d'une vie, en fin de compte, est déterminée en référence à la norme sociale.

Dans son œuvre *Bodies that Matter* (1993), Butler soutient l'idée que les normes - spécifiquement par rapport au sexe et au genre - sont les comportements répétés qui renforcent la dichotomie entre le sujet et l'abject, où les êtres abjects sont « those who are not yet 'subjects,' but who form the constitutive outside to the domain of subject.⁴⁴ » Ainsi, l'abject symbolise les

⁴¹ Butler, *Frames of War*, p. 28 ; « un état provoqué par la politique qui nie l'exposition égale à cause de la distribution radicalement inégale de la richesse et des façons différentielles d'exposer certaines populations, conçues radicalement et nationalement, à la violence. »

⁴² Butler, *Frames of War*, p. 31

⁴³ Butler, *Frames of War*, p. 31

⁴⁴ Judith Butler. *Bodies that Matter: On the discursive limits of « sex »*. Routledge, 2011. p. 3 ; « ceux qui ne sont pas les sujets, mais qui forment la constitution extérieure du domaine du sujet. »

marges de la société, ou les zones inhabitables par rapport à la norme constituée par ceux qui détiennent le pouvoir social. Il est possible, donc, de voir la façon dont la dichotomie entre le sujet et l'abject est un exemple de la dichotomie entre vies *grievable* et vies *ungrievable*.

Il est possible d'appliquer la pensée ci-dessus à la santé mentale, et à la façon dont elle est perçue. D'après Galderisi et al. (2015), la bonne santé mentale est un équilibre interne et une relation harmonieuse entre le corps et l'esprit.⁴⁵ Le sujet, ou la vie *grievable* par rapport à la santé mentale, donc, devient l'individu qui garde une stabilité. Par conséquent, l'individu qui souffre d'une maladie mentale, éprouvant une interruption de cet équilibre, reflète l'abject ou la vie *ungrievable*.

La relation entre *grievability* et santé mentale s'éclaire chez Pineau en examinant la perception de la mort de ceux qui souffrent. *Chair piment* et *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière* explorent la vie de personnages qui se trouvent dans les marges de la société à cause de leur santé mentale, et la peine qu'ils éprouvent, souvent perçue comme non légitime par rapport au monde externe. Dans *Chair piment*, Rosalia, la sœur aînée de Mina, est décrite comme une « enfant au crâne déformé qui vint au monde sans pousser le moindre cri, à moitié étranglée par le cordon de sa mère.⁴⁶ » Dès sa naissance, Rosalia est associée à la mort et au diable, ce qui la prédispose sans compassion à la mort. Il est donc possible de supposer que la vie de Rosalia n'a jamais été perçue comme *grievable* puisque sa vie n'est pas vue comme une qui vaut la peine, mais bien comme une malédiction. Son retard en matière de développement et ses handicaps contribuent à cette perception, puisqu'elle ne peut pas répondre aux attentes de la société de

⁴⁵ Galderisi et al., pp. 231-232

⁴⁶ Pineau, *Chair piment*, p. 27

son pays. Sa mort tragique démontre la valeur perçue de sa vie, puisqu'elle est insignifiante pour le reste de la population. Ceci pose la question de savoir comment la discrimination fondée sur la capacité physique influence la question de *grievability* puisque la santé mentale est directement liée aux normes sociales. Autrement dit, quand un esprit inhibite une utilité sociale par rapport aux valeurs culturelles, il est vu comme abject, et non pas valable.

Dans *Folie, aller simple. Journée ordinaire d'une infirmière*, Pineau présente la façon dont le suicide est perçu par rapport au comportement social. Se passant dans un hôpital psychiatrique, l'histoire reflète un environnement directement lié à la santé mentale, et son éloignement du monde externe. Ensuite, le suicide d'une patiente introduit le concept du deuil, et la relation complexe entre la souffrance invisible, qui se cache dans l'esprit, et le tabou de la mort auto-infligée.

Avec ce roman, Pineau illumine la façon dont la santé mentale est perçue de l'extérieur, et comment ces notions préconçues influencent la façon dont on perçoit la valeur de la vie des personnes souffrantes. Elle souligne l'absence d'empathie envers ceux qui souffrent de maladies mentales, tout en restant consciente du fait que la santé mentale est universelle ; elle ne fait pas de distinctions. Autrement dit, elle montre une façon dont l'identité d'un groupe peut être formée injustement par une similarité rudimentaire, effaçant sa complexité. Ce n'est qu'avec la patience et l'ouverture de l'esprit que l'empathie se trouve, comme cela est montré à travers ces deux citations de Pineau. Pineau décrit l'environnement du travail de l'infirmière psychiatrique ainsi :

Là où la mort rôde à toute heure.

Là où la folie est un aller simple.

Là où la douleur s'expose sans fard.

[...] Là où les cris sont un langage ordinaire.

[...] Là où on pleure toutes les larmes de son corps.

[...] Là où on hurle.

[...] Là où on baise ses propres démons.

[...] Là où on se bat contre soi-même.

Là où on voit des invisibles.

Là où on entend des paroles sans visages.

Là où on se détruit.⁴⁷

Ensuite, cette description se juxtapose à sa description de l'emploi :

J'apprends la vie et la mort.

J'apprends la beauté et la fragilité des êtres.

J'apprends le néant et l'obscur.

J'apprends la splendeur et la décadence.

J'apprends le vide et l'ignorance.

J'apprends les turbulences de l'existence.

J'apprends le chaos.

J'apprends la latence.

J'apprends jour après jour sur l'Autre, sur moi-même...⁴⁸

⁴⁷ Pineau, *Folie, aller simple*, pp. 27-28

⁴⁸ Pineau, *Folie, aller simple*, pp. 171-172

Éclairant la différence entre les attentes et la réalité, Pineau montre la *grievability* de ceux qui souffrent de maladies mentales. Elle souligne son apprentissage de l'empathie, en voyant que les vies collectivement renvoyées dans les marges de la société sont valables, non pas à cause du fait qu'elles permettent l'apprentissage, mais parce qu'elles sont vivantes.

À part le concept de *grievable lives*, *Chair piment* explore aussi le déplacement d'une communauté ainsi que la diaspora africaine. Gisèle Pineau semble mettre en parallèle sa propre vie et celle de son personnage Mina puisqu'elle aussi, elle incarne la complexité d'être une femme guadeloupéenne installée à Paris. Après avoir quitté la Guadeloupe après la mort de Rosalina, Mina rencontre un traumatisme différent de celui de la perte familiale; cette fois-ci, elle apprend l'impact, ainsi que la douleur et de la perte du déplacement diasporique, un terme qui renvoie à l'idée que la distance géographique peut nourrir la distance mentale. En effet, le déplacement diasporique est un exemple instable de la diaspora, représentant la dispersion des communautés venant d'un contexte ethnique.⁴⁹ Dans le cas de Mina, Pineau montre la façon dont l'éloignement corporel devient une isolation physique ainsi que spirituelle. Ceci s'explique du fait que le déracinement symbolise la disjonction, liée à l'absence des proches et à la disparition de la langue et de la culture. Mina souffre du déplacement géographique, vécu aussi par ses ancêtres venant de la Caraïbe, un endroit qui héberge une population née du déplacement initial de l'Afrique. Le déplacement renvoie un lien à la perte identitaire historique ; autrement dit, « [le] déplacement [qui] est représenté [...] par la diaspora africaine, [est] le résultat de la déportation involontaire initiale.⁵⁰ » D'abord, la relation qui existe entre la France, l'esclavage, et la coloni-

⁴⁹ Paré et Collington, p. 8

⁵⁰ Paré et Collington, p. 299

sation, met Mina à l'intersection de la tension historique, et la fait porter le traumatisme d'un peuple. Comme individu, elle doit survivre dans l'entre-deux, puisqu'elle n'appartient pas à une nation, ni à une culture indépendante. De façon probable, cette ambiguïté géographique, ainsi que culturelle, reflète son isolation interne. C'est à cause de ceci que Mina « doit retourner à Piment⁵¹ » en Guadeloupe. Ce lieu, par conséquent, représente un genre de traumatisme double, puisqu'il est le lieu où sa famille est morte et le lieu né du colonialisme français, évoquant le déplacement historique du peuple africain et l'esclavage. Faire face à ces traumatismes reliés, donc, devient nécessaire à la guérison de Mina. Par la suite, il est important de rester consciente du fait que Mina symbolise la quête identitaire de ceux et de celles qui partagent ses identités diasporiques, ainsi que marginalisées. Même s'il s'agit ici de l'expérience d'un individu, elle est symptomatique de la communauté dans laquelle elle se trouve.

Soumise à l'histoire coloniale, la Guadeloupe peut être perçue comme un pays ambigu, fondé sur un mélange de cultures africaine, européenne, et indigène. L'identité de la Caraïbe française, donc, se trouve dans cette ambiguïté : située loin de la France, tout en entretenant des liens politiques, culturels, et économiques forts avec la France.⁵² L'identité guadeloupéenne révèle l'histoire violente et turbulente de l'île, présentant un peuple métissé, souvent descendant des esclaves africains. Ensuite, cette « identity crisis is exacerbated by the fact that France operates as the Other (the islands are the possessions of France) and the Same (French Caribbean

⁵¹ Pineau, *Chair piment*, p. 117

⁵² Bonnie Thomas. « Identity at the Crossroads: An Exploration of French Caribbean Gender Identity. » *Caribbean Studies*, vol. 32, no. 2, 2004, pp. 45-62. p. 47

people have interiorized the values and language of France).⁵³ » Bonnie Thomas suggère que l'absence de définition de l'être de la Caraïbe française indique une histoire complexe. Cette absence peut nourrir un sentiment de vide qui peut, à son tour, nourrir une quête identitaire et d'origine.⁵⁴ La littérature de la Caraïbe française devient alors un symbole du désir collectif d'une communauté de créer une identité distincte issue d'une mémoire collective commune.

La mémoire est un autre élément important lié au traumatisme caribéen. Elle représente une force combattante qui lutte contre le silence du traumatisme.⁵⁵ C'est ici que le lien entre le personnel et le collectif se trouve, puisque la mémoire personnelle peut être informée par la mémoire collective, surtout quand elle est née du traumatisme subi par un groupe. Dans ce cas, à travers ses œuvres, Pineau explore la mémoire collective et traumatique de la traite négrière et de l'esclavage, qui ont marqué la communauté originaire de la Caraïbe.⁵⁶ Pour approfondir ce que c'est la mémoire, François Paré et Tara Collington suppose qu'elle est un ensemble de données indistinctes dont la valeur est indifférente aux yeux de l'individu. Aussi, la mémoire diffère du souvenir, parce que le souvenir est un marque du passé dans le présent, qui comporte une valeur d'intériorité.⁵⁷

Il est important de noter que la littérature qui explore ce que c'est que d'être noir, fait l'effort de considérer les conditions de la création d'une identité durante et après l'esclavage.

⁵³ Thomas, pp. 47-48 : « crise identitaire est aggravée par le fait que la France fonctionne comme l'Autre (étant le possesseur des îles) et l'Être (le peuple de la Caraïbe française a intériorisé les valeurs et la langue de France). »

⁵⁴ Thomas, p. 48

⁵⁵ Paré et Collington, p. 89

⁵⁶ Paré et Collington, p. 90

⁵⁷ Paré et Collington, p. 14

Même si les textes contemporains visent à exprimer le développement identitaire de l'individu noir dans le monde postcolonial, il faut que le passé soit considéré comme un élément influent du présent.⁵⁸ C'est pourquoi l'expérience de l'individu noir ne peut pas être considérée parallèlement à l'expérience de l'individu blanc. L'abolition de l'esclavage, par exemple, suggère que les êtres contemporains interagissent avec le monde de la même façon, mais les traces de l'esclavage du peuple noir continuent à se présenter.⁵⁹ Ceci renvoie aussi à l'intersectionnalité, montrant la façon dont l'identité noire diffère de l'identité blanche, puisque les deux se relient différemment à la colonisation.

La littérature postcoloniale représente une recherche des relations entre la littérature et la société qui « rendent compte de façon générale de la situation de divers groupes jugés marginaux par rapport à un centre culturel.⁶⁰ » Cette littérature reconnaît le manque d'objectivité dans le monde postcolonial, puisqu'il est fortement influencé par les préjugés et les éléments coloniaux. Les Antilles, par exemple, représentent cette tension en tant que région française de la Caraïbe, fondée sur les structures coloniales. Retenons que « dans le système colonial, la conscience des colonisés est façonnée, modelée conformément aux préjugés des colonisateurs, conformément aux valeurs et aux vérités des maîtres.⁶¹ » C'est pour cela que la littérature des Antilles se concentrent souvent sur l'introspection, regardant le déchirement géographique et identitaire du peu-

⁵⁸ Arlene R. Keizer. *Black Subjects: Identity Formation in the Contemporary Narrative of Slavery*. Cornell University Press, 2004. p. 1

⁵⁹ Keizer, p. 2

⁶⁰ Nathalie Schon. *Auto-exotisme dans les littératures des Antilles françaises*. KARTHALA Editions, 2003. p. 7

⁶¹ Schon, p. 16

ple et du pays.⁶² Cette focalisation vise à fournir une libération subséquente, puisque l'identification des conséquences structurelles du colonialisme prédit leur modification.

Arlene Keizer situe le récit contemporain de l'esclavage dans la mémoire qui ne soit pas une reproduction de l'histoire mais son inclusion.⁶³ Autrement dit, les récits contemporains de l'esclavage visent à envisager les liens entre le passé et le présent, ignorant une séparation temporelle. Ainsi, la présentation littéraire de l'esclavage peut être vue comme une référence historique pour l'expérience de l'individu noir contemporain. La distinction entre le monde occidental colonial et postcolonial devient moins évidente. Le poids du traumatisme social et historique peut symboliser un traumatisme de l'esprit identitaire, qui continue à exister depuis des générations. Ces textes explorent la libération de l'individu noir - le trajet de l'emprisonnement à la liberté - d'une perspective soit sociale, culturelle, ou économique.⁶⁴

Dans *Chair piment*, Pineau raconte cette histoire coloniale à travers la présentation de l'état de Guadeloupe, comparant le passé au présent. Même après l'abolition de l'esclavage, Pineau dit qu'« [en 1873], les nègres ne possédaient rien que leur âme endolorie et cette liberté qui marchait derrière eux comme une ombre malfaisante. Les nègres attendaient voir si vraiment l'esclavage ne revenait pas sous une forme ou une autre, une loi ou un décret enfantés, là-bas en France, pour les cousins germains des Blancs-Pays d'ici.⁶⁵ » Autrement dit, le traumatisme de l'esclavage n'est pas une mentalité facilement effacée. Au contraire, il représente une oppression

⁶² Schon, p. 18

⁶³ Keizer, p. 3

⁶⁴ Keizer, p. 4

⁶⁵ Pineau, *Chair piment*, p. 65

grave qui suit ses survivants. La survie de l'esclavage souligne l'importance des mécanismes de défense, puisque le plaisir temporaire devient une guérison de la douleur du rapt de la liberté. La description des ancêtres de Mina, par conséquent, reflète son comportement contemporain :

Fallait voir les nègres par grappes, assis canards sur les marches de leurs cases... Rhum, paroles inutiles et tambour. Méfiance, vigilance, romance et dormance. À lorgner les voiles à l'horizon. À sursauter à tous les aboiements. Attendre demain. Attendre après-demain. Attendre le lever du soleil. Attendre la nuit. Pas prendre le chemin des champs de cannes. Travailler pour le pain du jour. Pas trop charger sa tête de songes. Vivre le moment et emplir son existence de plaisirs bon marché qui donnent la force : la chair des femmes, le feu du rhum, la magie du ka...⁶⁶

Le traumatisme contemporain de Mina, la perte de sa famille, ainsi que l'absence de son identité sont mis en parallèle au traumatisme de son peuple, puisque sa vie ne peut pas être comprise sans prendre en compte le contexte colonial qu'elle subit. Ce qui soulève la question de savoir si les deux peuvent être séparés, ou si le traumatisme peut être hérité.

C'est ici que se trouve l'importance des récits contemporains sur l'esclavage. En effet, ils sont comme un geste de récupération du sujet noir, puisqu'ils représentent une sorte d'acte politique. Sans les moyens de réécrire l'histoire, la mémoire publique de l'esclavage ne peut pas changer; elle signifie un ensemble de faits présentés comme statiques. Cependant, ces récits de libération permettent un transfert de perspective - de l'opresseur, à l'opprimé.⁶⁷ Ainsi, cet acte

⁶⁶ Pineau, *Chair piment*, p. 68

⁶⁷ Keizer, p. 5

représente une façon de maintenir une mémoire collective de l'esclavage comme point de départ ou de référence qui informe le présent. Il s'agit d'un acte de défi, reconnaissant la complexité d'une histoire traumatique, confirmant son poids émotionnel. La mémoire, ainsi que le traumatisme historique, signifie une *postmémoire*, ou une collection de mémoires secondaires, héritées à travers le partage émotionnel, comme le dit Keizer :

Postmemory is a powerful form of memory precisely because its connection to its object or source is mediated not through recollection but through projection, investment, and creation. That is not to say that survivor memory itself is unmediated, but that it is more directly connected to the past. Postmemory characterizes the experience of those who grow up dominated by narratives that preceded their birth, whose own belated stories are displaced by the stories of the previous generation, shaped by traumatic events that they can neither understand nor re-create.⁶⁸

La *postmémoire* montre la façon dont le traumatisme générationnel persiste, souvent tissé dans les bases identitaires elles-mêmes. La réponse nécessaire à ce motif est la reconstruction identitaire de la vie intérieure de l'individu noir. En fait, la reconstruction identitaire de la vie intérieure permettrait le développement de la la vie intime et émotionnelle, ce qui est nécessaire à la libération contemporaine, loin des chaînes physiques de l'esclavage.

⁶⁸ Keizer, p. 6 « La *postmémoire* existe comme forme puissante de mémoire, parce que son rapport à son objet, ou à sa source, n'est pas arbitré à travers la recollection, mais plutôt à travers la projection, l'engagement, et la création. Ceci ne suggère pas que la mémoire d'un survivant n'est pas sans intermédiaire, mais qu'elle est liée au passé plus directement. La *postmémoire* caractérise l'expérience de ceux qui grandissent entourés par les récits précédents de leurs naissances, au même temps que leurs propres histoires tardives sont déplacées par les histoires de la génération précédente, influencées par les événements qu'ils ne peuvent ni comprendre ni recréer. »

Comment comprendre l'histoire de Mina dans le contexte général de la Caraïbe ? L'histoire de Mina devient une célébration du trajet individuel dans un monde réducteur. Pineau donne à Mina la liberté d'explorer son esprit, ainsi que l'esprit de son peuple, pour comprendre qui elle est. La dépression, à la fin, devient sa porte de sortie nécessaire pour un recommencement. On le constate durant le retour de Mina en Guadeloupe, quand Mina apprend l'histoire « de la maudition de la famille Montério⁶⁹», de la folie, de l'inceste, du feu. Le partage de l'histoire familiale représente un genre de *postmémoire* pour Mina ; il montre l'influence des mémoires familiales sur l'individu, et la façon dont cette mémoire l'entoure. Mais, contrairement à la persistance du traumatisme de la *postmémoire*, pour Mina, ce partage devient un acte libérateur. En comprenant d'où elle vient, Mina acquiert la possibilité d'avancer ; elle n'a plus d'inconnu identitaire par rapport à son origine. Par conséquent, le partage de ces événements tragiques, ainsi que la compréhension de l'histoire, annonce sa guérison. Finalement, par rapport au collectif, ce développement soutient l'idée que la guérison d'un peuple marginalisé commence par la compréhension des liens entre la vie individuelle et la vie collective.

4. CONCLUSION

Séparer l'individu du collectif n'est pas une chose facile à faire. Le dernier étant composé par le premier, les deux éléments s'unissent finement, brouillant les frontières qui les séparent. Ensuite, la complexité identitaire et la variance de l'expérience humaine éclairent le danger des généralisations, et les effacements des singularités. En ce qui a trait au traumatisme et à la santé mentale, cette idée devient de plus en plus importante : malgré que *Chair piment* et *Folie, aller*

⁶⁹ Pineau, *Chair piment*, p. 356

simple. Journée ordinaire d'une infirmière de Gisèle Pineau racontent la maladie mentale, le traumatisme, et la santé mentale, il est important de noter que l'état mental ne fonde jamais la totalité d'un individu ni d'un groupe. Par contre, les changements psychiques, ce morceau de la vie humaine, ne sont qu'un aspect qui contribue à leurs identités. C'est pour cette raison que l'empathie et nécessaire, que la compassion est un outil de la réparation de l'esprit humain.

À travers un roman et un roman autobiographique, Pineau offre une idée de ce que sont le traumatisme et la santé mentale. Aussi, elle montre comment ces deux éléments de la vie humaine interagissent. Toujours subjectifs, le traumatisme et la santé mentale ne peuvent pas être compris sans tenir compte du contexte psychologique, sociologique, et historique. Cependant, quoi qu'il en soit, la survie au traumatisme et à l'épreuve de santé mentale représentent la résilience de l'esprit humain. Elles présentent l'idée que la vraie force se trouve dans la vulnérabilité, puisque la souffrance est universelle. Ce qui définit la puissance n'est pas la fuite de la douleur, mais l'effort de la comprendre, dans l'être ainsi que dans l'autre.

5. BIBLIOGRAPHIE

- BOKANOWSKI, Thierry. « Variations sur le concept de “traumatisme” : Traumatisme, traumatique, trauma. » *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, no. 3, 2005, pp. 891-905.
- BUTLER, Judith. *Bodies that Matter: On the discursive limits of « sex »*. Routledge, 2011.
- BUTLER, Judith. *Frames of War: When is life grievable?* Verso, 2009.
- BUTLER, Judith. *Precarious Life: The powers of mourning and violence*. Verso, 2004.
- CHILAND, C. « Un traumatisme majeur : le mal absolu que l'être humain fait à l'être humain. » *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 60, 2012, pp. 394-398.
- CRENSHAW, Kimberlé. « Demarginalizing the intersection of race and sex: A black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. » *The University of Chicago Legal Forum*, 1989, pp. 139-167.
- DAHOUDA, Kanaté et Sélom K. Gbanou. *Mémoires et identités dans les littératures francophones*. Éditions L'Harmattan, 2008.
- GALDERISI, Silvana et al. « Toward a new definition of mental health. » *World Psychiatry*, vol. 14, no. 2, 2015, pp. 231-233.
- KEIZER, Arlene R.. *Black Subjects: Identity Formation in the Contemporary Narrative of Slavery*. Cornell University Press, 2004.
- KRISTEVA, Julia. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Seuil, 1980.
- KRISTEVA, Julia. *Soleil noir. Dépression et mélancolie*. Gallimard, 1987.
- LARRIER, Renée. « Subjectivité féminine, déplacement, diaspora et mémoire. » *Diasporiques. Mémoire, diasporas et formes du roman francophone contemporain*. David, 2013. pp. 289-304.

- LOICHOT, Valérie et Gisèle Pineau. « “Devoured by Writing” : An Interview with Gisèle Pineau. » *Callaloo*, vol. 30, no. 1, 2007, pp. 328-337.
- MATA BARRERIRO, Carmen. « Gisèle Pineau et Marie-Célie Agnant : Les voix de la mémoire et le vide du silence. » *Mémoire, diasporas et formes du roman francophone contemporain*. David, 2013. pp. 89-100.
- NAUDILLON, Françoise. « Le continent noir des corps : Représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau. » *Études françaises*, vol. 41, no. 2, 2005, pp. 73-85.
- NDAGANO, Biringanine. « Entretiens avec Gisèle Pineau. » *Écritures Caraïbes*. Presses Universitaires de Rennes, 2002. pp. 145-164.
- PARÉ, François et Tara Collington. *Diasporiques. Mémoire, diasporas et formes du roman francophone contemporain*. David, 2013.
- PEARLIN, Leonard I., et Carmi Schooler. « The Structure of Coping. » *Journal of Health and Social Behavior*, vol. 19, no. 1, 1978, pp. 2–21.
- PINEAU, Gisèle. *Folie, aller simple. Journée ordinaire d’une infirmière*. Éditions Phillipe-Rey, 2010.
- PINEAU, Gisèle. *Chair piment*. Mercure de France, 2002.
- SCHON, Nathalie. *Auto-exotisme dans les littératures des Antilles françaises*. KARTHALA Éditions, 2003.
- THOMAS, Bonnie. « Identity at the Crossroads: An Exploration of French Caribbean Gender Identity. » *Caribbean Studies*, vol. 32, no. 2, 2004, pp. 45-62.
- VOISSET, Georges et Marc Gontard. *Écritures Caraïbes*. Presses Universitaires de Rennes, 2002.